

MICHEL OTTMANN

**L'OGRE, LA NUIT
ET LE BROUILLARD**

Né en Alsace il y a 55 ans, adopté par Grenoble il y a 30 ans, où qu'il aille, quoi qu'il fasse, Michel Ottmann a toujours avec lui ses histoires et sa musique. Après s'être épanoui dans un premier parcours en ingénierie des nouvelles technologies, il s'est recentré sur ce qui lui importe le plus : les relations humaines et les histoires. Son ambition ? Vous offrir un livre dont les pages se tournent toutes seules, parce que la lecture est fluide et qu'on veut connaître la suite. Un livre qui fait briller les yeux et les mouille, parce qu'on s'attache à des protagonistes qui ont tous une raison, plus ou moins bonne, de faire ce qu'ils font. Un livre qui agite les neurones et les entrechoque, trimbalés qu'ils sont d'hypothèses en surprises. Un livre dont l'histoire sonne juste et dont la musique est harmonieuse.

Prologue

Deux jours. Tout cela s'est passé en moins de deux jours, entre ce dîner que je n'aurais jamais dû accepter et ce dimanche soir où je me retrouve à siroter un mauvais café tiède sur les hauteurs de Grenoble. Autour de moi, beaucoup d'animation : des gyrophares, des sirènes, de nombreuses silhouettes qui s'agitent dans la nuit. Une couverture sur les épaules, j'essaie de rassembler les morceaux épars de mes souvenirs. Et ceux de mon ego.

Dans ce laps de temps, je me suis fait interroger par deux tueurs camés jusqu'aux yeux, j'ai failli me noyer en pleine nuit dans le Drac, un des deux cours d'eau qui entourent Grenoble, j'ai échappé de peu à un attentat à la bombe incendiaire, j'ai hospitalisé en urgence mes enfants, j'ai été à deux doigts de commettre un meurtre avec préméditation et j'ai été si souvent pointé avec une arme à feu que j'en ai perdu le compte. Sans parler du reste. Ça fait beaucoup pour un

citoyen *lambda* comme moi, comme si la réalité elle-même était devenue folle.

Devenir fou... Si cela me permettait de fuir la situation présente, j'avoue que je serais presque tenté par cette option. Mais j'ai dans l'immédiat d'autres projets qui ne sont pas compatibles avec la folie, comme prendre soin de mes enfants. Il va donc falloir que je renonce à cette échappatoire potentielle, que j'affronte la réalité et que je tâche de m'en sortir. Et pour cela, je ne vois pas d'autre façon de faire que de passer en revue les événements récents et de leur donner du sens. Pour ne pas sombrer dans la folie. Ou peut-être pire, dans l'aigreur.

Donc, je récapitule : cela fait deux jours que la réalité telle que je la connais se délite autour de moi. Cela s'est fait de manière relativement discrète dans un premier temps, pour ainsi dire sans douleur. Il y a même eu des épisodes franchement agréables. Et puis ça a dérapé. À partir de quand ?

Je crois que c'est à partir du moment où je me suis retrouvé ligoté et enfermé dans le coffre de cette voiture. Ah oui, j'ai failli oublier ça, dans ma liste des événements récents : je me suis fait enlever en plein centre-ville, un samedi soir. Je m'y revois comme si... comme si c'était hier, ce qui est le cas, d'ailleurs. C'était donc samedi soir.

Samedi soir, aux alentours de vingt-deux heures plus précisément, j'étais pieds et poings liés au fond du coffre d'une berline de luxe, en route pour un cours d'eau pour y finir

mon existence. C'était à se croire dans un roman d'espionnage, mais je n'ai rien d'un agent secret, d'un tueur à gages ou d'un flic de haut vol. Non, je ne suis qu'un prof de lycée de la banlieue de Grenoble. Alors, comment ai-je fait pour me retrouver dans une situation pareille ?

Eh bien, en acceptant malgré moi d'aider à résoudre une énigme au cours d'un dîner auquel je ne voulais pas assister. Voilà, c'est tout : les éléments déclencheurs de toute cette histoire sont décidément d'une banalité consternante. Je ne suis pas sûr que ce constat me soit d'un grand secours pour m'éviter de fondre un fusible, mais c'est bel et bien ce qui s'est passé.

Il faut dire aussi que de tout temps, j'ai eu des difficultés à dire non. Et quand je raconte une histoire, il paraît que j'ai parfois la sale manie de commencer par la fin. Alors revenons-en donc au début, pour voir.

Première partie

Je m'appelle Philémon Meyer, Phi pour les intimes. Ce prénom peu commun me vient d'une passion de mes parents pour les bandes dessinées, et en l'occurrence pour l'œuvre d'un auteur nommé Fred. Pas de chance, hein ? En grandissant, j'ai bien essayé de me faire appeler « Phil », mais tous les Philippe de l'école me sont tombés dessus, et il y en avait un sacré paquet à l'époque. J'ai donc dû me résoudre à accepter « Phi » comme surnom. Ai-je déjà mentionné le fait que j'ai toujours eu des difficultés à dire non ?

En dehors de ce prénom peu commun, le reste de ma personne n'a que rarement attiré une attention particulière. Grand brun, plutôt mignon disent généralement les femmes (j'aime bien), mais pas non plus à se pâmer, rajoutent-elles parfois (j'aime moins). Côté vie personnelle, je traverse un divorce un peu compliqué à gérer pour les enfants, suivi d'une reconversion professionnelle. À moins que ce ne soit

dans l'ordre inverse que tout cela s'est passé, ce n'est pas toujours si simple de démêler les tenants et les aboutissants d'une période comme ça. Quoi qu'il en soit, je suis à présent professeur de mathématiques dans un lycée de la banlieue de Grenoble, tandis que mes enfants ont suivi leur mère du côté de Nanterre.

J'affiche une certaine passion pour la musique, la littérature et les jeux en général, surtout ceux qui demandent de se triturer les méninges. Que dire d'autre ? Que j'ai toujours eu du mal à me définir et souvent à savoir ce que je veux.

Bref, je pense être quelqu'un de bien anodin, surtout si je repense à ce qui m'arrive depuis une paire de jours. Et tout ça parce que j'ai accepté une invitation à dîner.

Une invitation à dîner que je n'aurais jamais acceptée en temps normal, d'ailleurs, il y a quand même des limites à ma difficulté à dire non. Mais quand un lycée aussi insignifiant que le mien a été le théâtre d'un accident aussi violent que spectaculaire quelques jours à peine avant qu'on ne retrouve un de ses enseignants raide mort en salle des professeurs, peut-on encore parler de « temps normal » ?

Bref, tout cela a commencé le doigt sur la sonnette.

∞

Le doigt sur la sonnette de la porte de l'immeuble de mon frère, en plein centre de Grenoble, pour être plus précis.

Grenoble, une ville pleine de contrastes et de contradictions. Située à l'intersection de trois vallées, elle est à la fois centrale et à l'écart de tout. Entourée de trois massifs montagneux, la Chartreuse, le Vercors et Belledonne, elle décourage les claustrophobes mais fascine les amateurs de grand air. Ville de montagne, elle héberge l'avenue la plus rectiligne de France. Elle est aussi écolo que polluée, aussi peuplée d'intellectuels que de sportifs. À la pointe des nouvelles technologies, elle les héberge dans des bâtiments qui vieillissent plutôt mal. Elle a été le berceau de la Révolution française à l'ombre du monastère fondateur de l'ordre des Chartreux (ceux qui distillent la liqueur verte plébiscitée par Tarantino dans *Death Proof*). Elle accueille les montagnards des environs mais aussi une importante population venue des quatre coins du monde s'installer dans cette *Silicon Valley* à la française.

Bref, un joyeux bazar où beaucoup de choses improbables deviennent possibles. Comme de me voir accepter une invitation à dîner de mon frère, par exemple.

Une bouteille de côtes-du-rhône à la main et un air pas jouasse sur la face, j'hésite. Avec déjà cette question en tête : « Mais qu'est-ce que je fais là ? » Allez, je lâche l'affaire et je vais me faire un tacos, un de ces sandwiches particulièrement roboratifs dont la paternité est disputée entre Lyon et Grenoble. De toute façon, ma belle-sœur ne pourra pas me mépriser plus qu'elle ne le fait déjà et le savon du frangin pour cause de lapin ne sera qu'un mauvais moment à passer.

Ouais, je vais plutôt faire ça. La bouteille, je me la garde pour une autre occasion, une bonne. Chouette idée, non ? Si. Mais c'est là que j'entends :

— Tiens, Philémon, tu es à l'heure ?

Et ça, ce n'est pas prévu. Voix cassante et métallique : c'est bien Solange, ma « chère » belle-sœur, là, juste derrière moi, sans que je l'aie entendue venir. Cela ne me laisse que peu d'options. Je sens l'odeur du tacos s'éloigner. Mais que fait-elle dehors ? Elle devrait être collée aux fourneaux de sa délicieuse cuisine intégrée faite sur mesure, à cette heure-là. Soupir... demi-tour... sourire contraint.

Solange, égale à elle-même. Une coupe au carré d'où rien ne dépasse encadre son visage cireux. Regard gris froid, sourire figé, maquillage qu'elle n'a pas fait évoluer depuis son pensionnat chez les nonnes. En dessous, l'apparence d'une planche à pain emballée dans une jupe plissée et un chemisier boutonné jusqu'au col. Il faut la voir pour le croire : la réplique parfaite de ces pubs qu'on trouve encore sur certaines boîtes de chocolat *vintage*. Tout signe de sensualité, de spontanéité, d'humanité soigneusement occulté, voire effacé. L'espace d'un instant, je la plains du fond du cœur. Quel enfer cela doit être de ne pas vivre à ce point. Quel enfer de n'avoir jamais eu le droit d'exister au-delà du carcan des stéréotypes particulièrement étriqués dans lesquels sa vie a germé. Mais je me ressaisis vite en me rappelant avec quel enthousiasme elle sait partager l'enfer en

question avec son entourage. Je me recompose une expression polie et tente une justification :

— Eh oui, ne pouvant pas rester tard je me suis dit...

— Tiens, une bouteille! Tu y as pensé cette fois! C'est bien! Bon, ça n'ira pas du tout avec le poisson, mais c'est gentil. C'est l'intention qui compte, hein? Hi hi hi! Allez, viens, à moins que tu ne préfères passer la soirée sur le trottoir?

Je vais éviter de lui répondre. De fait, je préférerais la passer n'importe où ailleurs, cette soirée, et en comparaison de ce qui m'attend, ce trottoir me paraît bien hospitalier. Alors pourquoi ai-je accepté cette invitation à dîner? Pour éviter de voler dans les plumes de la principale de mon lycée.

Retour encore un peu plus tôt dans la même journée.



Lycée Pablo Neruda à Saint-Martin-d'Hères, banlieue de Grenoble. Salle des professeurs, 16 h 15. Je me revois touiller mon café en contemplant sans la voir la rangée des casiers personnels mis à la disposition des enseignants. Plus précisément, mon attention est focalisée sur l'étiquette sale et défraîchie qui orne la porte de l'un d'eux. Le temps a jauni le support et effacé l'encre, mais on peut encore y lire : « G. Lambert ».

Lambert. Pas moyen de m'y faire. Lambert. Je ne peux pourtant pas dire que c'était un ami, mais en même temps,